

Une douzaine de demi-fous ça et là ; puis, sur sa borne, l'énorme personnage dont j'ai parlé.

A son aspect, j'éprouvai une émotion profonde. J'allais peut-être savoir ce qu'était l'immobile malheureux.

— N'y a-t-il aucun danger ? demanda ma cousine en mettant le pied dans le jardin avec sa fille.

— Aucun, madame, répondit mon ami. Ces pauvres diables sont tous guéris ou à peu près.

Nous continuâmes à avancer. Le hasard nous amenait en face de l'homme, celui qui ne bougeait pas. Il restait englouti dans sa silencieuse immobilité, comme si nous n'eussions pas existé, comme si lui-même eût été de pierre.

— Savez-vous l'histoire de ce gigantesque muet ? demandai-je à mon ami. Il a sans doute fallu quelque inénarrable douleur pour terrasser cet Hercule.

— Oui, je sais son histoire. Il se nomme Fèvre...

Mais Mlle Jeanne, de sa voix argentine, coupa sans façon la parole au narrateur pour s'écrier d'un petit ton d'autorité :

— Ah ! tu sais des histoires, monsieur ? Alors tu m'en conteras quand nous aurons fini, dis !

A l'instant même, le géant redressa brusquement la tête et tourna les yeux de notre côté. Il pouvait avoir quarante ans. Sa figure, sur laquelle je jetai un regard avide, respirait une terrible énergie. Quoi qu'il fût encore assis, sa stature me parut plus haute encore que je ne l'avais cru.

Il regarda de notre côté. Mais il ne voyait évidemment que la petite Jeanne. Il la dévorait littéralement des yeux. Une flamme sombre, dans laquelle on devinait un embryon de joie, brillait sous sa paupière. Il avait ouvert la bouche comme pour pousser un cri.

Pendant quelques secondes il resta ainsi sans bouger, les mains en l'air, la respiration suspendue. Toute sa vie était dans ses yeux. Je ne saurais dire à quel point il me parut beau, d'une beauté inculte, mais incontestable.

J'étais enchanté que notre présence l'eût arraché à sa prostration. Il me tardait qu'il se développât tout entier et qu'il se montrât debout.

Il m'inspirait un intérêt que je ne m'expliquais pas, et qui venait sans doute des romans que j'avais imaginés tant de fois en songeant à lui.

* *

Je finis pourtant par m'inquiéter de la persistance avec laquelle il fixait ses ardettes prunelles sur la petite Jeanne, et j'allais attirer l'attention de mon ami sur ce point, lorsque l'enfant, qu'un tel regard commençait à gêner aussi, sans doute, prononça tout haut les paroles suivantes :

— Dis donc, monsieur, je ne veux pas que l'homme me regarde. Dis-lui qu'il m'envie.

La voix de la fillette retentissait dans ce sombre jardin, asile de si atroces souffrances, comme un chant d'oiseau.

C'était sans doute cette voix qui faisait sur Fèvre une impression si extraordinaire, car à peine la petite eut-elle fini de parler qu'il se leva d'un seul bond comme un ressort qui se détend.

Sur ses pieds, il était admirable et effrayant. Je crus voir l'Hercule Farnèse dans ce corps d'une vigueur étonnante et cette tête un peu petite, mais si bien planlée sur des épaules à porter un monde. Avec cela une grâce véritable, une harmonie qui attiraient.

Une fois debout, il sembla chercher dans ses souvenirs. Prenant à deux mains sa chevelure blonde un peu crépue, il en arracha des poignées avec une épouvantable frénésie, en murmurant des paroles qui ne parvenaient pas à mon oreille.

Nous commençions à avoir peur. Mon ami, très-pâle, crut qu'il était de son devoir d'intervenir. Il fit un pas vers le fou.

— Fèvre, dit-il d'une voix calme, est-ce que vous souffrez ?

Mais voici que Jeanne, ayant vu le malheureux ébranler encore sa tête de ses mains puissantes, fit jaillir de ses lèvres un éclat de rire sonore et cristallin.

Que se passa-t-il alors ?

J'eus à peine le temps de voir l'homme renverser d'un revers de bras le fils du directeur et s'élançer vers la petite fille.

Celle-ci poussa un cri strident. Sa mère, dans un élan irréfléchi, se plaça devant elle pour la défendre. Je me précipitai à mon tour. Mais que pouvions-nous contre cet être, doué d'une force incroyable, que la folie, dont il était repris, venait de contupler encore !

Il écarta la mère avec une douceur relative, et ne prit pas plus attention à moi que si je n'avais pas mis toute mon énergie à vouloir l'arrêter.

Puis il se baissa et saisit dans ses bras énormes l'enfant terrifiée.

S'étant alors relevé et tenant la pauvrette à la hauteur de son visage, il la regarda trois secondes.

Un rugissement, dans lequel on devinait une expression d'ivresse profonde, sortit de sa poitrine.

— Marthe ! cria-t-il ensuite d'une voix terrible, Marthe, c'est toi !

Et il coucha Jeanne dans ses bras ; puis il se mit à la bercer en poussant de temps à autre de petits éclats de rire qui faisaient mal, car on sentait qu'il suffoquait.

Jeanne, un peu revenue de sa stupeur, poussa bientôt des cris perçants ; la mère affolée se jeta sur l'insensé pour lui disputer sa fille. Moi-même, malgré la conviction où j'étais que nos efforts se briserait contre un pareil homme, j'essayai de lui faire abandonner la petite.

Heureusement mon ami, de son côté, avait couru chercher du secours, et nous vîmes, au bout de quelques minutes, arriver une escouade de ces terribles gardiens sur le compte desquels nous nous disions tant de choses, jadis, au collège.

Fèvre les vit venir. Sa physionomie prit une expression de défi. Combien étaient-ils ? Cinq. Il se sentait bien capable de les mettre en déroute s'il voulait résister.

Eut-il peur que l'enfant ne fût blessée dans la lutte ? ou bien la joie dont ses yeux rayonnaient lui avait-elle enlevé sa force ? Je ne sais.

Toujours est-il qu'au même instant il se secoua pour se débarrasser de moi ainsi que de la mère, qui tomba évanouie sur le gazon. Et, avec une légèreté de bête sauvage, il s'élança vers une grande porte par où on pouvait voir la naissance d'un escalier.

* *

Toute la meute des domestiques et mon ami et moi-même nous partîmes après lui. Jeanne poussait des cris de terreur. Fèvre, tout en courant, la couvrait de baisers.

Il arriva au pied de l'escalier et en franchit les premières degrés en deux sauts. Alors il disparut au tournant de la cage. Les gardiens redoublèrent de vitesse. Jamais je n'ai vu personne monter aussi vite. Nous arrivâmes dans un corridor pour entendre fermer une porte avec violence. Fèvre venait de gagner sa chambre et de s'y enfermer avec l'enfant.

Quand nous arrivâmes devant sa cellule, nous entendîmes deux ou trois sanglots déchirants, un cri de Jeanne et un bruit sourd comme celui que produirait la chute de quelque chose énorme sur un plancher.

Fort heureusement, les cabanons de fous ne ferment jamais en dedans. Ce qu'on pouvait craindre, c'est que Fèvre ne s'accroît des reins contre sa porte et n'exerçât une pression que nous n'aurions pu vaincre malgré notre nombre.

Mais, à notre grand étonnement, cette porte s'ouvrit à la première poussée. Nous étions précipités dans la chambre, nous ne vîmes pas le fou du premier coup d'œil, car nous le cherchions devant nous, et le malheureux était à nos pieds.

Oui, ce grand corps était étendu sans mouvement sur le parquet. Il tenait encore dans ses bras la fillette qui n'avait pas la force de crier. Les lèvres de l'allié s'agitaient imperceptiblement et laissaient voir un doux sourire.

L'un des médecins de l'hospice arriva en grande hâte. On était parvenu à dégager Jeanne de l'étreinte du fou. Cela n'avait pas été facile d'abord, mais, peu à peu, les muscles d'acier s'étaient tendus,

et les bras du gigantesque insensé avaient fini par retomber inertes à son côté.

Le docteur l'examina et dit :

— C'est une congestion. On a eu tort de laisser entrer cette enfant dans le jardin. Il a cru retrouver sa fille, sa fille morte dans une circonstance effroyable, et nous serons bien heureux si cette secousse ne l'a pas tué.

Toute la scène avait duré à peine quelques minutes.

Je pris dans mes bras la petite fille, qui était plus morte que vive, et je la rapportai rapidement à sa mère, que des soins empêtrés avaient rappelée à elle, et que la vue de son enfant saine et sauve ranima complètement.

Puis, assez confuse d'avoir été cause d'un pareil événement par sa faiblesse pour sa fille, elle me pria de la reconduire chez elle où elle acheva lentement de se remettre.

A quelques jours de là, je rencontrais mon ami, et, après lui avoir présenté mes regrets de tout le mal que nous lui avions involontairement donné :

— Quel est donc, lui demandai-je, l'événement qui a fait perdre la raison à ce pauvre homme, événement que le docteur nous dit être si effroyable ?

— C'est en effet, me répondit-il, la chose la plus cruelle que puisse concevoir une cervelle humaine. Il existe des gens délicats dont les nerfs sont incapables de supporter des vibrations excessives et devant lesquels je n'oserais pas la raconter.

Ce début irritait davantage encore ma curiosité, et je pressai mon camarade qui continua :

III

Fèvre était un fermier des environs. A vingt-cinq ans il avait épousé une charmante meunière, blonde et rose. Ce grand corps contenait un cœur tout pétri d'affection. A quel point il aimait sa femme, ceux-là seuls le savent qui l'ont vu, atteint une première fois d'aliénation mentale lorsqu'elle mourut, s'opposer, une masse de fer à la main, à ce qu'on l'emportât de chez lui pour l'enterrer.

On ne parvint à le calmer qu'en lui mettant dans les bras sa petite fille Marthe, qui avait deux ans quand elle perdit sa mère, et qui était si gentille que Fèvre ne savait rien lui refuser.

Marthe, à qui on avait fait la leçon, calma la frénésie du malheureux ; on enterra la jeune femme, et, si la douleur ne quitta pas la ferme, la présence de l'enfant y ramena du moins l'espérance.

Peu à peu, Fèvre devint moins sombre. Le temps et les caresses du bébé qui se faisait de plus en plus adorable, cicatrisèrent la plaie que la mort avait creusée.

Tous les trésors de son affection, le fermier les reporta sur la blondine qui ne le quittait pas plus que son ombre. Ensemble ils allaient aux champs, aux bois, partout. Quand il ne pouvait pas l'emmener, il restait. S'il ne l'avait pas eue sous ses yeux, il se serait figuré à chaque instant qu'elle courrait un danger contre lequel il ne l'aurait pas défendue. Non, Marthe était tout au monde : les affaires après Marthe, les plaisirs après Marthe, l'univers entier après Marthe.

Quelquefois, dans ses jours de mélancolie, quand il songeait à sa pauvre femme, si la pensée que Marthe pouvait mourir aussi lui traversait l'esprit, il se sentait blêmir, et ses jambes tremblaient sous le poids de son vaste corps, tandis que ses cheveux crépus se hérissaient sur sa tête.

C'était un soir, à l'automne, par un admirable temps. Fèvre venait de ramener à la ferme un chargement de bois pour sa provision d'hiver. Comme la nuit ne tombait pas encore, il se mit en devoir de fendre à la hache quelques tronçons de baliveaux.

Il jeta un regard sur sa fille qui jouait à trois pas devant lui, et commença sa besogne.

C'était plaisir de voir ce formidable compagnon faire tournoyer sans effort une hache énorme, une hache pour lui, qui allait d'un seul coup séparer en deux des fûts d'un demi-mètre d'épaisseur.

Il allait, il allait, faisant l'ouvrage de

trois hommes. De temps à autre, il s'arrêtait, le coude sur la hanche de la cognée, pour contempler Marthe. Puis il recommençait.

On aurait éprouvé une sorte d'épouvanter à voir la hache luisante tracer dans l'air, avec d'étranges reflets, un cercle presque entier autour de l'homme, pour venir s'abattre à ses pieds avec une force incalculable.

— Allons, Marthe, encore une bille à fendre, et nous irons souper ! dit-il.

Et il imprima à sa hache un élan d'une irrésistible vigueur.

Alors il se passa quelque chose de tellement horrible, qu'on ne peut le raconter sans sentir ses nerfs se tendre et son cerveau se contracter ; qu'il est impossible de l'entendre raconter sans être ébranlé de la tête aux pieds, sans éprouver un déchirement dans la poitrine, sans ressentir une effroyable sensation dans les muscles, dans les os.

La petite fille crut-elle que son père l'avait appelée ? Ou bien céda-t-elle à quelque impulsion de sa nature tracassière ? Toujours est-il qu'elle s'élança en poussant un cri joyeux vers Fèvre, et, en deux pas, elle fut dans la sphère d'action de la hache qui était lancée, qui tournait, qui allait s'abattre.

Fèvre vit cette tête blonde devant lui. Il sentit que son élan ne pouvait plus être arrêté. Il comprit qu'il allait fendre d'un seul coup la tête de son enfant, de sa Marthe, de son espérance, de sa consolation.

Que se passa-t-il en cette seconde suprême, dans l'esprit, dans le cœur, dans la chair de cet homme ? La hache impitoyable décrivit son arc de cercle. La petite, plus impitoyable encore, n'eut pas l'idée de se pencher à droite ou à gauche. Fèvre poussa un grand cri. Le soleil qui se couchait envoya au passage un reflet sanglant à la hache qui s'abattit sur le front de l'enfant.

Et l'hercule tombant à la renverse n'eut pas même la consolation de mourir du même coup.

CAMILLE DEBANS.

UNE HORRIBLE HISTOIRE

Le *Star and Herald* de Panama publie l'étrange récit suivant :

“ Sur la foi du gouverneur du district de Caqueta, sur les frontières du Brésil, une histoire assez sérieuse nous est raccontée sur des hostilités survenues entre des tribus indiennes, et qui ont donné lieu à des cruautés presque incroyables. Sur le territoire désolé de la partie basse de la rivière Caqueta, vivent deux tribus indiennes, les Huitotes et les Guagues, qui sont animées les uns contre les autres d'une haine éternelle. Quelle peut être la cause première des guerres sanglantes qui ont eu lieu entre les deux nations, personne ne le sait ; mais, ce qui est certain, c'est qu'elles ne paraissent exister que pour se détruire mutuellement de la manière la plus atroce. Bien que les Guagues entrent en relation de commerce avec tous ceux qui les visitent, ils deviennent des véritables cannibales vis-à-vis des Huitotes qu'ils chassent comme des bêtes féroces, dans le but de faire des prisonniers qu'ils vendent comme des esclaves sur le territoire brésilien ou réservent à un sort plus affreux, servant les membres encore palpitants de leurs victimes comme un mets distingué dans leurs horribles et dégoûtants festins. Les principaux détails de ces orgies sont décrits par un voyageur colombien nommé Guzman qui a visité le pays.

“ Les bâtiments ou temples dans lesquels les victimes sont sacrifiées, ont 30 mètres carrés, avec plusieurs portes de chaque côté ; ils peuvent contenir environ 40 personnes. La victime choisie est menée par la main d'un chef, passant et repassant devant les sauvages assemblés, au milieu des cris et des rires infernaux ; le captif, tremblant, est obligé de franchir successivement plusieurs portes, et enfin on le laisse debout quelques instants au centre du bâtiment. Ensuite, sans un mot d'avertissement, le chef des sauvages attaque avec un baton cette victime sans défense, la terrasse du premier coup, étourdie ou morte, et commence à découper le corps et à en distribuer les morceaux aux individus présents, qui les dévorent crus. Etendus sur le plancher comme des animaux, ils consomment leur horrible festin.

Les Guagues, à leur tour, sont exposés aux attaques de partis nomades de nègres brésiliens qui, en certaines saisons, remontent la rivière Caqueta, attaquent les villages, font prisonniers hommes, femmes et enfants, et les emmènent chez eux pour les vendre comme des esclaves, sans aucun empêchement de la part des autorités locales.”